

leurs affaires intérieures. Ils eussent mieux fait de se rap-
peler les paroles adressées par le prince de Bismarck, le
15 avril 1895, à une députation d'Allemands autrichiens :
« Pour prouver efficacement vos sentiments à l'empereur
« allemand, remplissez tous vos devoirs envers votre propre
« dynastie. Je vous conseille la condescendance et l'indul-
« gence pour vos voisins slaves. »

Le vieux chancelier ne se prononçait qu'à regret dans ce
sens négatif. Incarnation de l'esprit prussien, il eût voulu,
comme von Moltke, l'extension indéfinie vers le sud. Il en a
même toujours ménagé les possibilités, mais la crainte
d'englober une trop grande masse de Slaves et de catho-
liques l'arrêtait. « Je certifie, disait-il à un envoyé du *Daily
Telegraph*, que si demain on m'offrait la Haute et la Basse-
Autriche, je les refuserais. Elles sont trop loin. Si Prague
pouvait changer de place avec Vienne, je ne dirais pas
non (1). »

Bismarck garda jusqu'à la mort cette réserve voulue à
l'égard du Pangermanisme, mais, dans ses dernières années,
il put constater l'impuissance de ses conseils.

§ 3. — Des causes nouvelles, nées postérieurement à
l'avènement de Guillaume II, ont toutes incliné l'opinion
allemande à admettre comme nécessaire une nouvelle exten-
sion continentale de l'empire.

A sa chute du pouvoir, le prince de Bismarck laissa
l'Allemagne dans un état de prospérité générale. L'ardeur
fiévreuse avec laquelle le jeune empereur Guillaume saisit
les rênes du gouvernement autorisa de nouvelles espé-
rances. Ses succès semblèrent les justifier. Grisés par les

(1) « ... Ich versichere, wenn mir Ober — und Niederösterreich morgen
angeboten würden, würde ich sie ablehnen. Sie sind zu weit ab. Wenn Prag
und Wien die Plätze wechseln könnten, würde ich nicht nein sagen. » Cité
par la *Deutsche Zeitung* du 6 août 1898 et par les *Alldeutsche Blätter* du
21 août 1898.